

Huitième séance de lectures poétiques

(20 mai 2023)

La Mort du Loup (1838) Alfred DE VIGNY (1797-1863)

I

Les nuages couraient sur la lune enflammée
Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,
Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon.
Nous marchions, sans parler, dans l'humide gazon,
Dans la bruyère épaisse, et dans les hautes brandes,
Lorsque, sous des sapins pareils à ceux des Landes,
Nous avons aperçu les grands ongles marqués
Par les loups voyageurs que nous avons traqués.
Nous avons écouté, retenant notre haleine
10 Et le pas suspendu. – Ni le bois ni la plaine
Ne poussait un soupir dans les airs ; seulement
La girouette en deuil criait au firmament ;
Car le vent, élevé bien au-dessus des terres,
N'effleurait de ses pieds que les tours solitaires,
Et les chênes d'en bas, contre les rocs penchés,
Sur leurs coudes semblaient endormis et couchés.
Rien ne bruissait donc, lorsque, baissant la tête,
Le plus vieux des chasseurs qui s'étaient mis en quête
A regardé le sable en s'y couchant ; bientôt,
20 Lui que jamais ici l'on ne vit en défaut,
A déclaré tout bas que ces marques récentes
Annonçaient la démarche et les griffes puissantes
De deux grands loups-cerviers et de deux louveteaux.
Nous avons tous alors préparé nos couteaux,
Et, cachant nos fusils et leurs lueurs trop blanches,
Nous allions pas à pas en écartant les branches.
Trois s'arrêtent, et moi, cherchant ce qu'ils voyaient,
J'aperçois tout à coup deux yeux qui flamboyaient,
Et je vois au delà quatre formes légères
30 Qui dansaient sous la lune au milieu des bruyères,
Comme font chaque jour, à grand bruit sous nos yeux,
Quand le maître revient, les lévriers joyeux.
Leur forme était semblable et semblable la danse ;
Mais les enfants du Loup se jouaient en silence,
Sachant bien qu'à deux pas, ne dormant qu'à demi,

Se couche dans ses murs l'homme, leur ennemi.
Le père était debout, et plus loin, contre un arbre,
Sa louve reposait, comme celle de marbre
Qu'adoraient les Romains, et dont les flancs velus
40 Couvaient les demi-dieux Rémus et Romulus.
Le Loup vient et s'assied, les deux jambes dressées,
Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées.
Il s'est jugé perdu, puisqu'il était surpris,
Sa retraite coupée et tous ses chemins pris,
Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante,
Du chien le plus hardi la gorge pantelante,
Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,
Malgré nos coups de feu, qui traversaient sa chair,
Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,
50 Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,
Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,
Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.
Le Loup le quitte alors et puis il nous regarde.
Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,
Le clouaient au gazon tout baigné de son sang ;
Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.
Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,
Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,
Et, sans daigner savoir comment il a péri,
60 Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

II

J'ai reposé mon front sur mon fusil sans poudre,
Me prenant à penser, et n'ai pu me résoudre
A poursuivre sa Louve et ses fils, qui, tous trois
Avaient voulu l'attendre, et, comme je le crois,
Sans ses deux louveteaux, la belle et sombre veuve
Ne l'eût pas laissé seul subir la grande épreuve ;
Mais son devoir était de les sauver, afin
De pouvoir leur apprendre à bien souffrir la faim,
A ne jamais entrer dans le pacte des villes
70 Que l'homme a fait avec les animaux serviles
Qui chassent devant lui, pour avoir le coucher,
Les premiers possesseurs du bois et du rocher.

III

Hélas ! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'Hommes,
Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes !
Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,
C'est vous qui le savez, sublimes animaux.
A voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,

Seul le silence est grand ; tout le reste est faiblesse.
– Ah ! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,
80 Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur.
Il disait : « Si tu peux, fais que ton âme arrive,
A force de rester studieuse et pensive,
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.
Gémir, pleurer, prier, est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
Puis, après, comme moi, souffre et meurs sans parler. »

Alfred DE VIGNY, né de parents âgés, est issu d'une famille de vieille noblesse militaire qui comptait un chevalier de l'Ordre de Malte et un capitaine de vaisseau. Il mena lui-même parallèlement une carrière militaire et une carrière littéraire. Quand, lassé d'une vie de garnison, (dont il fit état dans « Servitude et Grandeur Militaires ») il mit fin à la première au bout de treize ans et se consacra entièrement à la seconde, fréquenta les poètes romantiques en vogue, fit partie du « Cénacle » de Victor HUGO dont il fut l'ami et témoin à son mariage. Il écrivit un roman puis une pièce de théâtre, quelques premiers poèmes, traduisit SHAKESPEARE en vers, devint célèbre et finit par être élu à l'Académie Française.

Ayant reçu de sa mère une éducation stricte selon les principes de l'Emile de ROUSSEAU, il développa le sentiment d'appartenir à une noble lignée, ce qui le rendit distant et hautain, considérant le monde avec un certain pessimisme. Marcel PROUST le considère, avec BAUDELAIRE, comme le plus grand poète français.

Le poème La Mort du Loup fut composé en Octobre 1838, dans la tour de son domaine charentais de Maine-Giraud où il s'était retiré après la mort de sa mère en 1837 et après sa rupture avec sa maîtresse, l'actrice Marie Dorval, domaine où il veilla au chevet de son épouse anglaise, malade et très souvent alitée et mena la vie solitaire d'un hobereau campagnard en cultivant son vignoble. À la fin de sa vie, il réunit ses poèmes sous le titre « Les Destinées », recueil posthume de poèmes souvent philosophiques dont le thème central est la fatalité, le fatum des Anciens. Il mourut d'un cancer de l'estomac après une longue et pénible agonie qu'il supporta avec grand courage. Il avait dit : « J'aime la majesté des souffrances humaines ».

Il est composé de trois parties de longueur inégale, d'alexandrins à rimes plates.

À propos de ce poème, VIGNY écrivit : « Mon cœur est un peu soulagé quand mes poèmes sont écrits. Tant de choses m'oppressent que je ne dis jamais. C'est une saignée pour moi que d'écrire quelque chose comme « La Mort du Loup ».

Cette déclaration souligne le caractère dramatique du poème et le rapport intime qu'il avait avec la vision du monde du poète. Ce poème d'essence d'abord narrative nous conte une chasse, une traque au loup jusqu'à l'issue fatale de sa mort. Les différentes étapes de cette chasse sont clairement indiquées dans la première partie

Des vers 1 à 8, le décor de la chasse.

Des vers 9 à 16, le silence de l'approche.

Des vers 17 à 24, le repérage des loups.

Des vers 25 à 33, premier aperçu des loups.

Des vers 34 à 40, la famille des loups.

Des vers 41 à 53 le combat du loup et la mort du chien.

Des vers 54 à 60, la mort du loup.

Les deuxième et troisième parties du poème prennent une tonalité philosophique et expriment les réflexions du poète sur cette chasse et sur son aboutissement puis la leçon qu'il en tire et que l'on peut résumer par les derniers mots du texte :

« Souffre et meurt sans parler »

I J'aimerais étudier d'abord ce que j'appellerai le réalisme épique du poème. C'est en effet comme une épopée, une dangereuse aventure, que nous est présentée cette chasse. Elle a lieu de nuit dans des bois « noirs », sous un ciel où brille une lune « enflammée », deux couleurs tragiques; la nature se trouve théâtralisée et nous ne sommes pas heurtés par des incongruités qui sont autant d'infidélités à la réalité; (les pins des Landes devenus des sapins, les quatre louveteaux qui ne sont plus à la fin que deux, le loup « cloué au sol » et qui pourtant se recouche pour mourir). En fait ces manquements à la vérité factuelle n'enlèvent rien à l'atmosphère inquiétante de cette chasse nocturne. La tension nerveuse des chasseurs (« sans parler », « retenant notre haleine », « le pas suspendu ») vient au contraire l'accentuer et le silence alentour l'accroît encore. Le seul bruit est celui d'une girouette dont le grincement répété résonne comme un glas. La seule image rassurante est celle des chênes accoudés, endormis et couchés, car ils semblent être des amis dans cet univers de danger. Notons au passage que ce paysage ressemble plus à un paysage pyrénéen (est-ce un souvenir de son temps de garnison à Oloron ?) qu'à un paysage charentais. La première vision des yeux flamboyants du loup adoucie par celle de la danse légère des louveteaux au clair de lune et de la louve couchée au pied d'un arbre compose un tableau d'une saisissante vérité. Les termes qui décrivent le combat final, lequel ressemble davantage à un massacre (« brûlantes, pantelante, mâchoires de fer, traversaient sa chair, tenailles, plongeant dans ses larges entrailles, baigné dans son sang ») appartiennent tous à un registre épique. L'attitude fière du loup, dressé sur ses deux « jambes »

(et non pas des pattes), la violence de son attaque sur le chien le plus proche de lui, son regard vers les hommes, qui ne sont qu'un « croissant de fusils » et son dernier geste qui est de lécher ses plaies sanglantes, sont autant d'éléments d'une scène tragique chargée d'une intense émotion. La précision réaliste de ces descriptions est comme rehaussée et sublimée par le sentiment du danger et de la mort, ce qui nous fait oublier les quelques incongruités qui s'y sont glissées. Les nombreux enjambements qui accentuent l'intensité de cette dernière scène accélèrent le rythme de la description qui semble courir inexorablement vers une issue fatale. (Du vers 43 au vers 52, par exemple). Retenons que l'image du loup que nous brosse ici VIGNY est à l'encontre de celle communément acceptée d'un animal sauvage à la férocité légendaire (tel que le décrit BUFFON). Nous savons aujourd'hui que le loup montre une étonnante intelligence, qu'il est fidèle toute sa vie à sa louve et qu'il est particulièrement sociable, chassant le plus souvent en meute organisée parcourant des centaines de lieues contrairement à l'image du loup solitaire. VIGNY le sait déjà (« sauvage voyageur ») et l'emploi qu'il fait de termes anthropomorphiques en parlant de lui (« père, fils, veuve, bouche, jambes ») le montre amplement et nous le rend plus proche de notre sensibilité. Il est devenu le héros de l'épopée et nous sommes prêts à partager les réflexions et le jugement du poète sur cette aventure.

II Quels sont ces réflexions et ce jugement ?

La tonalité épique a maintenant fait place à un lyrisme philosophique. Devant le massacre auquel il vient d'assister, le poète se désolidarise de ses compagnons de chasse et refuse de les suivre à la poursuite des louveteaux et de leur mère. Tenant son fusil meurtrier contre lui, il se prend plutôt à penser que l'animal qu'ils viennent de tuer leur a montré une attitude noble et fière, se sacrifiant pour sauver sa famille et montrant par là des sentiments proprement « humains » d'amour et de courage. Il comprend que l'animal féroce qui s'est abandonné à ses pulsions de mort, c'est l'homme, l'être qui a cru pouvoir dominer les animaux, les asservir à son bon vouloir et les spolier de la nature dont ils sont « les premiers possesseurs ». Et il a honte de faire partie de cette « humanité » dont les rêves de puissance n'ont pas de limites et qui possède le langage pour justifier ses comportements. Il sait maintenant que « seul le silence est grand ; que tout le reste est faiblesse ». La leçon de « stoïque fierté » que portait en lui le regard du loup lui est allé droit au cœur. C'est au sein de la nature où il a grandi, loin du « pacte des villes », que le loup a acquis cette sublime vertu,

cette mâle attitude qui est de défendre sa liberté et d'être capable d'assumer son sort sans se plaindre, en silence. Le poème nous révèle en quelque sorte l'animalité de l'homme et l'humanité de l'animal ainsi que le pessimisme de VIGNY sur la nature humaine. C'est une glorification d'une attitude que l'on peut appeler « cornélienne » et d'une posture stoïque. En effet, pour les philosophes stoïciens, la vertu cardinale était de comprendre les règles de l'ordre naturel, car tout est enraciné dans la nature. L'empereur romain Marc Aurèle, qui avait épousé cette doctrine, disait : « Accepte tout ce qui vient de la nature, car cela est inéluctable ». Il nous semble bien que depuis longtemps les hommes l'ont oublié.

Conclusion. La fin de ce poème est un réquisitoire contre ladite « civilisation » humaine, qui n'est de fait qu'une aventure prédatrice, une arrogante manifestation de puissance. Il est lâche de se plaindre et d'appeler au secours, fût-il celui d'un dieu ; il est « débile » d'aliéner sa liberté pour acquérir son confort, car c'est oublier que la vraie vie est, comme le dit Hamlet, de « prendre les armes contre une armée de soucis » et de se battre. « Etre ou ne pas être, telle est la question ».

Me revient alors à l'esprit cette belle phrase de Victor HUGO :

« C'est une triste chose de songer que la nature nous parle et que le genre humain n'écoute pas ».